

Jean Daive

La Condition d'infini

2, 3, 4

Le Jardin d'hiver

La Maison des blocs tombés

Le Mur d'or

Roman



P.O.L

La Condition d'infini

2, 3, 4

Le Jardin d'hiver

La Maison des blocs tombés

Le Mur d'or

DU MÊME AUTEUR

NARRATION D'ÉQUILIBRE

1 *Antériorité du scandale*

2 « *Sltt* »

3 *Vingt-quatre images seconde*

Hachette/P.O.L, 1982

NARRATION D'ÉQUILIBRE

4 *W*

P.O.L, 1985

NARRATION D'ÉQUILIBRE

5 *America domino*

P.O.L, 1987

NARRATION D'ÉQUILIBRE

6 *Alphabet*

7 *Une leçon de musique*

8 *Grammaire*

9 *Suivez l'enfant*

P.O.L, 1990

LA CONDITION D'INFINI

1 *Un trouble*

P.O.L, 1995

Jean Daive

La Condition d'infini

2, 3, 4

Le Jardin d'hiver
La Maison des blocs tombés
Le Mur d'or

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-488-8

LE JARDIN D'HIVER

— 2 —

Qui parlait provisoirement ? Elle était encore à demi endormie et elle dissimulait sa respiration. Elle se séparait de l'état de rêve d'où elle observait provisoirement comme une falsification, le chuchotement de deux personnages qu'elle distinguait à peine. C'était que l'étouffement des sons aggravait, brouillait l'énigme d'une conversation destinée à plonger son ensommeillement dans une clairvoyance qui distinctement faisait trembler cette phrase : Qui parlait provisoirement ? Dressée sur le divan, les yeux ouverts, elle regardait le monde visible au lieu du monde vrai. L'espace musical du jardin d'hiver se déployait autour d'elle. Elle reconnaissait dans le dessin des feuillages enroulés et dans l'arrangement des meubles l'imitation d'un murmure entendu en rêve, due cette fois aux deux adolescents cachés derrière la variété des ombres et des meubles : ils voulaient échapper au regard de Maïa. Une phrase grondait au cœur du jardin d'hiver comme un son sale, chargée de la variété de l'imitation qui rappelait successivement terminaisons de phrases en

fin de souffle et feuillages enroulés, la conversation s'appliquait aux choses de l'espace, enroulées, un feuillage construisait dans l'air une prose respiratoire que les deux adolescents cadençaient en mesurant leurs regards. Ils se regardaient sous l'influence d'une profondeur sensible à la conversation. Des feuillages non séparables de leur chuchotement portaient témoignage d'une élocution ou d'une scansion dont les traces dans le bruissement parlé accidentaient les feuillages autour d'eux et les inflexions d'un murmure incessant, parce qu'ils étaient ensemble le commentaire d'une présence à demi endormie, évidemment vouée à veiller leur chuchotement en rêve. Au fond du jardin d'hiver, les deux adolescents, derrière les feuillages et les meubles enroulés, donnaient à la solitude et provisoirement à l'inaction, peut-être au silence, la douceur d'un même souffle. Un murmure, un même murmure abaissait les ombres tout autour des feuillages jusqu'au sol. De sorte que Maïa regardait un monde de signes et d'incertitudes, de scènes silencieuses sans se fixer aux détails dans lesquels disparaissaient provisoirement les deux adolescents amoureux. Elle restait à respirer au milieu d'un monde immobile et à perdre sa respiration. De chaque mouvement, une frayeur et une souffrance l'obligeaient avec précaution à étouffer tous les mots avant de reprendre sa respiration. Elle regardait les feuillages, mais à tout moment elle regardait l'air autour des feuillages, la neige, d'un inaccessible soir, tomber sur le jardin d'hiver. Ce qui avait commencé pour elle, c'était la plus incommunicable des disparitions accu-

mulées entre elle et les deux adolescents, et l'occasion de les perdre dans l'immense espace du jardin d'hiver correspondait à un avertissement en dépit de sa notion de l'attente qui était profonde. Idée pour elle de vider la vie et de surveiller parmi les feuillages enroulés le babil amoureux selon lequel une confiance retiendrait le souvenir d'une parole. Idée pour elle de réduire l'issue d'un éloignement à une position capable d'indiquer ce qu'un murmure n'atteindrait jamais : elle, une mémoire d'elle. La neige annonçait un temps accidentel où les feuillages découpaient tout autour la manifestation d'un monde qui ne pratiquait plus les surfaces, mais provisoirement semblait vouloir attendre une représentation. Elle était sous la vie. De tous côtés, la sensation d'un jeu emplissait comme un murmure tout l'espace à demi endormi de l'édifice vitré, que la neige venait de séparer du monde extérieur. Au milieu d'une obscurité uniformément grise, un peu de rose éclairait ses chevilles dont l'éclat dessinait sur le parquet en bois de citronnier ciré l'image de la mer. Image falsifiée. Mer falsifiée. Chevilles et soie noire semblaient tremper dans le souvenir de la mer et ne semblaient pas y tremper, s'avançaient dans une figure de la mer et atteignaient l'acte d'une civilisation. Chevilles et soie noire ne modifiaient pas la superposition des images que ce moment-là formait pour elle, tout autour d'elle en coloration rose et en feuillages d'apparence liquides. Feuillages enfermant de l'eau. Feuillages aussi mouillés qu'elle et la soie noire trempant dans l'image de la mer inatteignable, c'est-à-dire dans un monde théâtral ou de

la falsification. Ainsi, de la masse des feuillages s'écoulait goutte à goutte une eau nacrée, alors que la neige se posait sur la paroi vitrée du jardin d'hiver et toute son intensité de pensée éveillait en elle un ordre fixe de caractère presque divin rêvant l'acte d'une civilisation qui semblait concentrée dans la masse des feuillages trempés. Ils plongeaient les feuillages dans le dédale des ombres dormantes et traversaient sa pensée. Elle ne regardait du jardin d'hiver que la section vide de meubles et de feuillages dont l'écartement formait un fluide comme orienté vers les toits de la ville et le volume du Dôme historié d'un aigle gothique. C'est Vienne qu'elle regardait et la flèche de la Cathédrale depuis le dernier étage d'un immeuble aménagé d'une coupole et d'une terrasse entièrement vitrée par Otto Wagner. Pour elle, la nature du jardin d'hiver était comme une catastrophe suspendue à son regard, qu'elle retrouvait intérieurement, quand la circonstance d'une coloration rose parmi des feuillages mouillés éveillait la certitude de combinaisons inépuisables. Dressée sur le divan, elle regardait la ville disparaître sous la neige, c'est-à-dire le monde théâtral au lieu du monde visible : « Qui parlait provisoirement ? » Les inflexions de sa voix elles aussi traduisaient un trouble au moment où de nouveau l'image de la mer éclairait l'aigle gothique. Chevilles roses et soie noire accolaient dans la plus grande complexité les circonstances de sa mémoire ou les exagérations. Le fallait-il ? Exagèrait-elle ? Oui. Pourquoi ? Non. Comment et pour qui ? Le fallait-il ? Que restait-il ? Feuillages tendaient à bouger,

à ondoyer. Coloration rose persistait au fond du jardin d'hiver plongé dans une luminosité uniformément grise. Neige là-haut sur la paroi vitrée. Elle. Elle, Maïa. Devant quoi ? Et le plus réel touchait au plus insaisissable, c'est-à-dire au sensible devenu matière souffrante. Elle cherchait une cohésion et elle observait une inquiétude dont les mouvements propageaient autour d'elle un malaise et cela n'était pas sans cristalliser l'acte d'une civilisation. Le plus souvent, elle se souvenait avec perplexité de certains moments de sa vie. La parole n'en était cependant jamais le commentaire, parce que chez elle les inflexions les plus négligées de la voix indiquaient une disparition d'identité, produisaient à retardement une sorte d'hébé-tude. Elle se souvenait et elle se revoyait antérieurement divisée quand le monde réel lui offrait toutes les garanties de l'apparente présence à soi. Etre, se disait-elle, être dans l'audition de ce que je vois, être enfin ce que j'entends. Et elle entendait son propre cœur battre dans tout le jardin d'hiver. Entendait-elle encore ou reconnaissait-elle la question : Qui parlait provisoirement ? Elle se souvenait pour se séparer provisoirement de la parole. Il lui fallait un changement de réalité et non plus une dérive. Parler et non plus entendre une audition d'elle sans elle. La vérité était : Qu'est-ce qui résonnait dans sa voix ? La parole ne l'aidait pas uniquement à rester à la surface d'elle-même, mais surtout à adapter sans y parvenir l'expression de sa voix à celle de son visage dont elle ne cessait de découvrir les lignes en écoutant les vibrations dans la voix et non plus les mots prononcés. A même

l'espace du jardin d'hiver divisé par les hampes, ce qu'elle entendait provoquait une frayeur, parce que le lieu n'était plus la source de son audition. Cependant le corps retrouvait son repos, un mouvement de tranquillité s'élevait de plus loin que le fond d'un souvenir : Maïa était une simple distance, une catastrophe lactée de quelqu'un pris d'un fou rire à l'audition de soi. Et elle palpait de nouveau parmi les ombres dormantes, elle résonnait au milieu des feuillages enroulés. Elle observait une lassitude disposée tout autour d'elle et une sensation de lointain venue du fond de sa pensée. Elle détournait le visage, elle inclinait la tête hors de l'air, la bouche ouverte pour crier. Puis elle s'efforçait le plus profondément d'affronter la pensée, la sensation de lointain. Enfin elle s'efforçait d'aspirer le bruissement par lequel tentaient d'échapper à eux-mêmes les deux adolescents. Le bruissement parlé. Pourquoi soufflerait-elle cette vie ? Il y avait de la lumière et elle tombait sur son ombre à robe flottante de satin sale. Sa silhouette était impénétrable, de femme vaguement moite, indiquée par une odeur d'herbe. Elle voulait avoir sous les yeux la coloration rose, celle qui lui dorait parfois le front et trempait sa chevelure d'une clarté humide. Le temps semblait venir de la mer. Elle sentait l'obscurité comme de l'eau. Le monde des ténèbres au pied duquel les hampes poudreuses du jardin d'hiver émettaient une spiritualité lui montait à mi-corps. Elle restait là, dressée sur le divan, au milieu de l'obscurité des feuillages dont l'intensité, par moments, laissait échapper à hauteur des yeux une scintillation, couleur

d'éclair. Les bruits n'étaient pas encore en mouvement. Les voix n'avaient pas commencé. Dans l'ombre uniformément grise, une forme ondulait pleine de l'ombre des hampes. C'était le visage avec lequel elle aurait pu écouter une voix lui disant qu'elle était belle et silencieuse, impénétrable, condamnée et silencieuse. Elle ignorait plus encore Dieu que le silence, parce que, disait-elle, même quand le monde arrive à sa fin la mémoire voit encore. Elle attirait à elle une volonté, les feuillages décolorés par une scintillation fixe. Elle attirait à elle les changements de scènes et surtout les bouts tranchés des fils grâce auxquels la neige rose donnait plus d'éclat à son visage qu'une apparition soudaine : la chevelure ne la séparait pas d'elle, la maison. Singulièrement, la mémoire savait encore qu'elle était une femme. L'obscurité, au milieu de la lueur des hampes, tombait. Un bruissement se détachait des feuillages enroulés, effaçait la chevelure qui rayait le visage, simultanément la respiration. Le souffle de la maison. Tout préparait en secret une instance. Elle était dressée sur le divan et déjà elle semblait à sa propre table. La parole impitoyable. Elle dissimulait comme un méfait une boîte en fer-blanc baignée du clair de lune. Les yeux reflétaient toutes les images, toutes les lueurs. Elle regardait une clarté se mouvoir par oscillations sur la droite du jardin d'hiver. Elle s'effrayait parce que le peu de lumière l'effaçait comme une phrase écrite à la craie s'efface sur un tableau noir. Le tableau noir luisait derrière les hampes et les buissons. Une main avait écrit à la craie rouge : Je veux, je ne vous veux pas. Elle ne

parlait pas encore. Elle ne voulait pas encore. L'immense pièce vitrée réverbérait la clarté de la neige. Elle se tenait debout à la pénombre des plus hautes tiges. Lentement, elle pivotait à la manière d'un apaisement tacheté d'ombres lunaires. Un silence, ce silence ne pouvait émaner d'une seule personne. Elle s'avancéait vers la coloration rose. Un pied posé sur le parquet en bois de citronnier inaugurerait un craquement sourd. Son souffle chaud se pressait devant elle, vivant comme une voix humaine. Elle marchait au milieu de l'obscurité uniformément équivoque et des buissons sans savoir presque sur quoi ses pieds se posaient de sensible. D'autres craquements suivaient, signalaient une mémoire du jardin d'hiver en l'accompagnant elle et les mouvements du corps : elle plongeait les pieds lui semblait-il dans l'eau. Prête à passer progressivement sous la plus haute verrière, celle que des rideaux délavés couvraient comme une tente renversée, elle cherchait en marchant à éprouver la désagrégation d'un corps spirituel dont le secret rendrait à sa respiration un son peut-être perceptible à la vie. Quelque chose la retenait devant la glace : une furieuse volonté de nier sa beauté masculine lorsque très simplement elle ouvrait sa robe pour y découvrir ce qui venait de plus loin que la terre. Les reflets alors se retiraient. Ses chevilles à nouveau luisaient dans le jardin d'hiver, elle réapparaissait d'un seul coup. Les hampes se balançaient et les feuillages, soulevés d'une imperceptible respiration. Sa respiration gagnait tout l'espace, et les tiges bougeaient, voulaient tout le jardin d'hiver et le puits lumi-

neux qui formait sous la plus haute verrière une tente renversée dont les plis délavés habillaient, puis défaisaient les clartés tombant de plus loin que le toit : cela paraissait des cônes d'obscurité qu'elle traversait au fur et à mesure de ses déplacements. Le plancher bougeait et la glace bougeait et l'hiver dont le jardin lui servait de maison transparente au monde. Elle marchait moins sur la désagrégation d'un corps spirituel que sur une respiration propre à celle d'un poumon suspendu sous la verrière appuyant le souffle d'un bruissement aussi chaud que la voix humaine. Devenue l'objet d'une attente, elle accueillait l'idée de la nudité sans s'attacher à un acte autre que celui d'ouvrir la robe, enfin de la rendre voluptueusement captive du vibration discontinu du plancher. Un peu de lumière tremblait. Un peu de souffle se déplaçait. Au moment où elle voulait se plier à une reconstitution de sa vie qu'elle tenait secrète en elle. Elle était nue maintenant. Elle marchait dans la direction d'un éclat de lumière. Mais elle était persuadée que non. Car l'obscurité supposait par endroits un affaiblissement tel que ses péripéties irradiaient, à l'intérieur de l'espace où elle se déplaçait circulairement, des positions remplies d'incidents étranges. Tout faiblissait, c'est-à-dire que tout n'était presque plus visible. L'obscurité redoublait à chaque pas et la progression la faisait s'éloigner du prétexte de sa marche en spirale vers elle ou plus simplement vers l'épisode de sa mise en accusation. Le décor qu'elle avait momentanément sous les yeux lui rappelait la sensation de l'air mêlé d'eau tiède, alors qu'un long soupir de feuil-

lage reproduisait sa division dans la glace. Elle serrait la boîte en fer-blanc contre sa poitrine et elle entendait l'eau la pénétrer dans son esprit. Le décor qu'elle avait momentanément sous les yeux lui rappelait la sensation de clarté mêlée de bruit. Elle serrait l'objet au moment où la tente renversée se déchirait bruyamment le long d'une des ombres qu'elle regardait s'éloigner, aspirée vers le ciel. Ainsi son corps sans volume au-dessus des surfaces jumelées du plancher et des journaux déroulait derrière elle une frise combinant la pensée et le son. De la mer dans la boîte en fer-blanc. De la terre dans la nature d'une obscurité uniformément grise dont la déchirure formait au-dessus d'elle le mouvement de la tente qu'un souffle marquait d'ondulations. Des phénomènes écrivaient à la craie que l'histoire humaine venait se mesurer à l'image divisée de la glace. Là-haut, sous la verrière, la tente gonflait pleine de la blancheur sale des neiges. Plus rien ne tremblait. Maïa soufflait au-devant d'elle dans une mystérieuse entaille, elle réchauffait l'ouverture où elle s'avancait vers le point le plus intense de l'obscurité, lumière parmi les tuteurs qui striaient d'ombres sol et meubles. La mémoire ne savait pas encore ceci : la présence des deux adolescents imprégnait le jardin d'hiver d'un chant analogue à un visage impalpable en aplomb sur le temps. Cette apparition toujours imprévisible étendue à une partition l'effrayait. Et la peur la gagnait. La peur. Elle s'agenouillait à demi nue devant l'armoire qu'elle ne détachait pas et que personne ne détachait d'une végétation emportée par un souffle, mais aussi par un chant. Les meubles,

Aimer permet-il à l'homme chassé de l'équilibre des choses de s'exprimer aussi totalement que possible ? Ce qu'il a perdu se précise au travers d'une délinquance insoutenable dont les Tomes 2, 3 et 4 rassemblés dans ce volume racontent les aventures, c'est-à-dire les lésions.

Vienne et toutes les beautés d'un jardin d'hiver. Il neige. Maïa doit mourir. Ed et Ad, les deux adolescents du Tome 1, dorment enlacés au fond d'une armoire. Soudain les personnages se lancent à la poursuite de la vérité qu'ils géométrisent en une série d'épreuves, de jeux, d'injonctions et de procès.

Un autre voyage commence au cœur de l'hiver et d'un jugement repoussé : une déambulation à travers le Wienerwald avec ses rencontres marquées par l'étrangeté et la fureur.

Jonathan Goofo, le délinquant impeccable qui traverse *La Condition d'infini*, sourit à l'universelle insurrection, parce que, dit-il, cette vie est de notre invention.

Encyclopédiste, reporter, photographe, Jean Daive imagine un jour de 1970 à New-York, La Condition d'infini pour prendre à témoin le temps et l'esprit du temps : la parole est le rêve d'une possession et tout devient vrai.



135 F
936231-2
ISBN : 2-86744-488-8
10-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS